

Phu-truong bằng chữ Pháp. — Supplément en français

LA CHINE ET L'EUROPE

Combien d'Européens savent lire le chinois ou le parler? Mais la langue d'un peuple est la clef de ses idées et de ses sentiments. Depuis que l'Europe est venue en contact avec elle, la Chine tout entière n'a pas été plus accessible à notre connaissance que sa langue.

Quelques traductions, plus ou moins fidèles, d'un certain nombre de livres classiques, les relations des missionnaires, les impressions et les notes des voyageurs, — voilà toutes nos sources d'information.

Ignorant tout de la Chine, nous nous sommes contentés d'une étrange explication qui finissait par rendre encore plus incompréhensible ce qu'elle voulait expliquer. La Chine serait une civilisation stationnaire depuis des milliers d'années! Cette idée s'est tellement enracinée dans nos esprits, que nous considérons volontiers la révolution actuelle comme la fin d'un sommeil séculaire. Le géant endormi se serait réveillé!

Mais comment un peuple incapable de changement aurait-il pu créer une civilisation si compliquée et si raffinée? Pourquoi les Chinois auraient-ils perdu, à un certain moment, la force de créer et d'évoluer, s'ils la possédaient autrefois?

Quelle énigme, la Chine, pour l'Europe du XIX^e siècle! Il est difficile de dire dans quelle mesure cette incompréhension était réciproque. On a l'impression que l'élite chinoise a comoré un peu mieux l'Europe du XIX^e siècle que celle-ci la Chine. Mais cette compréhension semble avoir été plutôt l'effet de la crainte et d'une nécessité de défense que de la sympathie ou de l'admiration. Aujourd'hui surtout, au milieu des ruines de sa vieille civilisation confucéenne, la Chine assimile des principes, des idées, des notions qui lui ont longtemps répugné, mais pour se défendre contre l'Europe et l'Amérique. Cette assimilation ne dépassera pas, probablement, les nécessités de la défense.

S'il y avait deux mondes impénétrables l'un à l'autre, c'étaient bien l'Europe et la Chine. Et pourtant ces deux mondes, qui ne se connaissent pas, agissent depuis deux siècles l'un sur l'autre. C'est une des révélations les plus inattendues et les plus surprenantes de l'unité du monde.

..

Il y a dans l'Empire céleste une école qui soutient que la Chine a eu une influence décisive sur la Révolution française. Un vieil écrivain chinois, qui connaît bien l'Europe tout en étant un ardent traditionaliste, Ku Hung-Minh, l'a prétendu avec des arguments fort ingénieux. En quoi a consisté l'effort de la Révolution française, continué par le dix-neuvième siècle? Dans la substitution d'une conception rationaliste de la société et de l'Etat à une conception mystique. Mais où les Européens ont-ils pris l'idée d'une société organisée et régie par la raison? Ku Hung-Ming n'hésite pas à répondre: en Chine, dans la vieille Chine de Confucius qui était beaucoup plus rationaliste que l'Europe catholique ou protestante d'avant la Révolution.

Le confucianisme étant une doctrine de la vie et de l'Etat, basée presque exclusivement sur une analyse raisonnée de la nature humaine, les Européens auraient commencé en Chine pendant le dix-septième siècle et le dix-huitième siècle, à s'apercevoir qu'une civilisation brillante et un Etat solide pouvaient subsister, sans les ingérences continuelles d'une religion organisée. Bien qu'un peu paradoxale, cette thèse pourrait être vraie en partie. Les progrès du rationalisme pendant le dix-huitième siècle ont eu beaucoup d'autres causes; mais il n'est pas impossible que les exemples de la Chine y aient contribué. On expliquerait mieux, ainsi, la vive curiosité du dix-huitième siècle pour les choses chinoises. Mais si la Chine a participé indirectement au grand bouleversement européen de la fin du

dix-huitième siècle, les rôles sont aujourd'hui intervertis. La Révolution chinoise est l'œuvre de l'Europe. Tout en connaissant peu et en comprenant mal la vieille Chine confucéenne, l'Europe a réussi à la détruire.

La révolution chinoise rentre dans le cadre du grand événement qui, depuis la révolution jeune-turque de 1908, bouleverse l'Asie et l'Europe: l'effondrement du système monarchique. Le point de départ de la crise a été la chute de la monarchie chinoise et la proclamation de la République à Peking en 1911. Mais pour quelle raison la monarchie chinoise est-elle tombée en 1911, malgré la vénération dont elle était encore entourée et la religion de la fidélité à l'empereur prêchée par Confucius? Parce que l'Europe et l'Amérique l'avaient minée depuis 1840 par des exemples et des doctrines, en même temps que par les guerres qu'elles lui avaient faites, les humiliations qu'elles lui avaient infligées, les traités qu'elles lui avaient imposés. Tandis que des complications diplomatiques toujours plus graves et des guerres toujours plus malheureuses démontraient à la Chine que le Fils du Ciel n'était plus capable de défendre son empire, les idées démocratiques de l'Occident se répandaient. Sur-tout après 1900, le soulèvement des Boxers et la dernière invasion européenne, les Universités et les écoles américaines se sont ouvertes à un nombre croissant de Chinois. Si au XVIII^e siècle, les Européens revenaient de Chine avec l'idée d'une société qui se gouvernait sans prêtres, les Chinois rapportaient d'Amérique l'éblouissant souvenir d'une démocratie fabuleusement riche. Peu à peu, les doctrines, aidées par les événements et par les faiblesses du vieux régime, ont fait leur œuvre.

Tout le monde sait que les débuts de la révolution chinoise furent modestes. Les premières années, elle se borna à organiser une république parlementaire sur le modèle occidental. La guerre civile, le chambardement général, l'effort de toute une partie de l'humanité pour

changer son histoire comme une autre partie l'a changée en Europe, entre 1789 et 1815, n'ont commencé qu'après et par effet de la guerre mondiale et de la révolution russe. La cause en est encore en Europe. Tant que l'empire russe a existé, les forces révolutionnaires de la Chine ont à peine osé remuer. Le colosse slave, ses ambitions notoires, la peur de lui fournir un prétexte à des interventions territoriales les glaçaient. Le colosse tombe, la Russie devenue une alliée de la révolution chinoise, les forces révolutionnaires ont éclaté avec une force incoercible.

Enorme, torpide, presque inexistante pour le progrès, tel que les peuples de l'Occident l'entendent, la Russie tsariste était un élément statique, dont l'importance mondiale a été relevée par sa disparition. Toute l'Asie et une partie de l'Europe conservaient leurs institutions anciennes, se résignaient à une paix et à un ordre dont elles n'étaient pas satisfaites, par peur du pouvoir mystérieux qui, de Saint-Petersbourg, intimidait deux continents. Aussi la chute de ce pouvoir a-t-elle été suivie d'une dislocation générale du système monarchique. Si les premiers coups au système ont été donnés en Asie par la révolution turque de 1908 et la révolution chinoise de 1911, le coup décisif a été porté par la révolution russe. Après la chute de la dynastie moscovite, la monarchie s'effondre partout en Autriche, en Allemagne, en Hongrie, en Turquie, en Grèce; l'esprit de révolte contre l'Europe gagne toute d'Asie; l'empire turc se transforme en une république dictatoriale et nationaliste, qui réussit à arracher à l'Europe le traité de Lausanne: la révolution chinoise détruit une des plus anciennes civilisations du monde.

Combien complexes sont les répercussions des événements! Parce que l'empire des tsars a été remplacé par une dictature révolutionnaire, toute la terre est dans l'inquiétude.

Autrefois, la terre avait des centres multiples et indépendants. Les empires pouvaient crouler dans l'Extrême-Orient sans que le bassin méditerranéen le sût; le bas in méditerranéen pouvait tomber dans l'anarchie sans que la lointaine Asie

dût s'en préoccuper. Maintenant, la terre vit d'une vie unique, malgré la diversité des races, des climats, des religions, des mœurs.

« Les événements intérieurs des autres pays ne nous regardent pas », aiment à répéter les diplomates. La formule peut avoir un sens dans le huis clos des chancelleries ; elle n'en a aucun, si on le transporte au grand air de la vie réelle. On pourrait, au contraire, affirmer que rien n'intéresse davantage tous les peuples que les crises du pouvoir, les coups d'Etat, les révolutions qui peuvent ébranler sur ses bases l'ordre social dans une partie ou l'autre de la terre. Il n'y a plus parmi les nations de destinées isolées ; les répercussions directes ou indirectes des événements d'un bout à l'autre du globe sont aussi imprévisibles qu'inévitables ; la terre entière, pendant que ses parties luttent l'une contre l'autre et à cause de ces luttes, se laisse peu à peu s'enfermer dans un système de solidarités invisibles. Le monde s'unifie dans les catastrophes.

Mais les hommes ne s'en sont pas encore aperçus ; ils se croient à l'époque où les peuples, les civilisations, les Etats vivaient par petits groupes dans l'isolement des distances respectives ; ils croient même, parce que la discorde règne dans le monde, que jamais ils n'ont été plus isolés et égoïstes. Cette contradiction entre la réalité et l'état des esprits, cette avance que les faits ont prise sur les idées est une des plus grandes difficultés de notre temps. Presque toutes les déceptions de la guerre mondiale et de la paix n'ont pas eu d'autre cause. Au milieu de la guerre et après, on n'a vu que les conséquences immédiates des événements ; on n'a pas calculé les répercussions indirectes qui étaient souvent, dans l'unité presque réalisée du monde, beaucoup plus importantes ; et l'on s'est trouvé chaque jour en face d'une surprise nouvelle.

..

Il faut d'ailleurs le reconnaître : les répercussions sont presque toujours si compliquées qu'il est très difficile, et parfois même impossible de les prévoir. On peut, par contre, en se tournant vers le passé, découvrir même un lien entre

la révolution chinoise, l'occupation de l'Egypte faite par l'Angleterre en 1882 et la guerre de 1870. La révolution chinoise n'a-t-elle pas pris un si grand élan parce que l'empire russe a croulé ? Or cet empire a croulé parce que les empires germanique savaient réussi à le bloquer pendant la guerre mondiale : et le blocus germanique n'a été si efficace que parce que la Turquie s'était alliée, dans la guerre mondiale, à l'Allemagne. Mais pourquoi la Turquie était-elle devenue la grande amie de l'Allemagne, pendant les trente ans qui ont précédé la guerre mondiale ? Parce que l'Angleterre avait occupé l'Egypte, séparant ainsi les provinces asiatiques de son empire des provinces africaines et parce que la France s'était alliée à la Russie, l'ennemie héréditaire de l'empire du sultan.

Tout est lié dans l'histoire du monde moderne. Mais quel esprit pourrait prévoir des conséquences si lointaines dans l'enchevêtrement inextricable des occultes solidarités ? Faut-il alors en conclure que l'unité du monde est un malheur, qu'elle nous expose à provoquer, sans le vouloir, des catastrophes impossibles à prévoir ?

..

Nous nous révolterions contre la loi la plus profonde de la vie de l'humanité. Puisque ces catastrophes provoquées par notre imprudence, accélèrent l'unité du monde, elles font partie du plan providentiel de l'histoire. Elles trouvent en elles-mêmes leur correctif salutaire en développant l'unité du monde dans la réalité et le sens de cette unité dans les esprits. A mesure que ce sens deviendra plus fort et plus clair, il redonnera toute sa valeur à une qualité que les Européens et les Américains ont de moins en moins estimée depuis la Révolution française : la prudence. Nous avons depuis un siècle confondu chaque jour davantage la sagesse avec la témérité. Ne perdre aucune occasion d'agrandir notre puissance et notre richesse, n'hésiter jamais à démolir ou à bouleverser le présent, le passé au profit de l'avenir, chercher toujours le succès immédiat en ne se préoccupant que des premières conséquences, telle a été la règle de l'action pour l'Occident

dans les grandes affaires du monde. A mesure que la conscience humaine s'apercevra que dans le monde unifié les conséquences lointaines d'une action peuvent être formidables, cette fureur de l'action pour l'action devra se calmer et une lenteur prudente paraîtra plus sage que l'élan aveugle.

...

La vieille Chine, qui disparaît dans les flammes de la révolution, aurait pu nous donner sur ce point d'utiles enseignements. Il paraît qu'elle avait des hommes d'Etat que la précipitation de nos audaces et l'élan de nos ambitions fai-

saient un peu sourire. Tel devait être ce vieux mandarin qui, il y a une dizaine d'années, après avoir écouté un ardent éloge de la Révolution française fait par un homme d'Etat européen, lui répondit :

— Oii, la Révolution française a été un grand, un très grand événement. Mais elle est encore bien récente pour la juger d'après ses effets. Ne serait-il pas plus sage d'attendre, pour voir lesquels parmi ses effets sont vraiment définitifs ?

GUGLIELMO FERRERO.

(*L'Unité du Monde*, Editions Kra)

COMMENT NOUS GARDERONS L'INDOCHINE (1)

Il y a des questions qui ne se posent pas. Quand on a le désir de déployer son étendard sur un pays, et quand on a le devoir consécutif de protéger ce pays et de veiller au bien-être de ses habitants, on ne se demande pas si ce droit et ce devoir cesseront un jour. Tel est le cas, pour la Grande-Bretagne, de l'Empire des Indes ; tel est le cas, pour nous, du Protectorat de l'Indochine. Il y a une autre question à poser, moins maladroite, moins scandaleuse, mais plus immédiate et plus nécessaire. Qu'avons-nous à faire pour maintenir l'exercice de ce droit et de ce devoir, pour les perpétuer et pour les passer intacts à nos cadets, comme un héritage reçu de nos aînés ?

M. Léon Perrier, ministre des Colonies, vient de répondre à cette question — avant même qu'elle fût posée ici — dans le discours qu'il a prononcé à l'occasion de l'inauguration de l'Exposition de la Rochelle.

En quelques paroles, M. Perrier a tracé tout un programme de politique coloniale : « Il ne s'agit pas, dit-il, d'exporter notre civilisation européenne et de l'imposer aux peuples qui ne sont ni désireux, ni peut-être capables de la recevoir ; il s'agit de donner à nos populations coloniales le moyen de se développer elles-mêmes, pour elles-mêmes et de hâter l'ascension des peuples vers une organisation plus forte et plus féconde, la

montée des individus vers une vie plus humaine et plus heureuse ».

Mettons en pratique ces fortes paroles et la question de notre établissement en Indochine sera résolue.

Outre l'avantage que possède le problème ainsi posé, de ne blesser ni la susceptibilité, ni le sentiment français, il est précis, et du domaine réel et pratique. On ne se tire pas de là avec des suppositions, ni avec une déclaration d'un trop facile fatalisme. Nous avons ici une matière humaine à former, à empreindre du sceau de la meilleure civilisation, et de la meilleure politique, à la fois pour la prospérité de l'Indochine, et pour la grandeur de nos desseins conjugués.

Tout le monde en parle et l'affaire est agitée devant une foule d'auditoires, devant des tribunaux imprévus, devant toutes nos consciences.

Il faut donc penser que l'heure est venue d'agir. Cette vérité est, grâce aux efforts des bons ouvriers de l'Indochine française, devenue depuis quelque temps un axiome. Passons donc à la détermination des moyens.

Nous avons, dans les premiers temps, appelé en Indochine des Français de toutes catégories, depuis le grand financier jusqu'au modeste employé, depuis l'intellectuel

(1) Cf. l'article de A. E. BABUT, *Resterons-nous toujours en Indochine ?* (N.-P. n° 124, Supplément)

jusqu'au manoeuvrier. Il nous fallait aller au plus pressé, réveiller l'Annam d'un long sommeil, et surtout d'une attitude immobile et pétrifiée vis à vis de l'œuvre des ancêtres. Cette première étape est aujourd'hui assez heureusement franchie. Et l'Annam s'ouvre au bénéfice des progrès modernes.

Mais il y a une contre-partie, qu'il faut dire que nous avions prévue. Les Annamites, de qui sont ressuscités la conscience et l'appétit des biens que nous leur offrons, désirent prendre leur part non seulement de ces avantages, mais de la gestion de leurs affaires intérieures. Disons-le tout de suite : ce désir conséquentiel est légitime. Et nous avons dès longtemps promis d'y satisfaire.

L'instruction élémentaire que nous avons commencé de répandre en Indochine, l'instruction supérieure que nous avons invitée les meilleurs d'entre eux à recevoir dans la métropole, le goût certain de l'étude chez nos protégés, et l'enthousiasme et l'ampleur avec quoi ils ont répondu à nos encouragements, prouvent qu'ils ont retenu nos promesses, et qu'ils entendent se préparer le mieux possible à jouer le rôle à quoi nous leur avons dit que nous les destinions.

Nous sommes à cette exacte période de leur évolution intellectuelle et politique.

Nous avons commencé notre action en Indochine par la politique de domination, nous avons continué par la politique d'association et de collaboration. Et le besoin d'un nouveau progrès était tellement indispensable que, sans à coup et sans déclaration officielle, nous sommes passés au corollaire normal de la collaboration, c'est-à-dire à la politique d'éducation.

Ce faisant, nous ne nous sommes pas demandé — *et il faut espérer que nous ne nous demanderons jamais* — si nous resterions en Indochine ; mais nous avons connu et nous commençons de prendre les mesures qui feront que nous y resterons. Nous savons — comme toutes les puissances colonisatrices le savent au sujet de leurs domaines extra-européens — que nous ne pouvons raisonnablement gouverner, à treize mille kilomètres de notre base politique, un pays de plus de vingt millions d'âmes, contre le vœu de la nation et même sans le concours de son élite.

Il s'agit donc pour nous de trouver des collaborateurs autochtones, et, pour cela, de leur offrir l'éducation et l'instruction, générale et technique, qui les rendront capables du rôle qu'ils auront à jouer. Il n'est, à cela, qu'un seul étonnement, c'est que nous ayons mis plus de cinquante années, non pas à connaître la nécessité de ces réalisations, mais à y conformer notre volonté et nos résolutions actives.

Ce n'est pas ici le lieu de donner l'ensemble — et à *fortiori* le détail — des mesures que nous avons à prendre pour susciter, choisir et dresser nos collaborateurs ; il suffit de marquer l'allure générale du progrès que nous devons accomplir ; ce progrès ne doit, à aucun moment et sous aucun prétexte, avoir l'air d'un retour, d'une renonciation, d'un remords du fait accompli, mais, tout au contraire, d'une juste utilisation de tout ce que nous avons fait et acquis, d'une amélioration et d'une augmentation du stade actuel, en vue d'un but, non pas autre, non pas plus élevé, mais plus conforme aux intérêts conjugués de la France et de l'Indochine, plus conforme aussi au déroulement des ambitions humaines. Nous ne sommes en rien responsables de ce déroulement et de ce développement qui progressent au long des destins de la race jaune ; mais nous serions responsables si, les ayant connus et appréciés, nous n'y accommodions pas notre conduite et nos vues politiques et sociales. Et c'est dans l'intérieur de ces responsabilités que doit s'exercer notre action éducatrice du peuple indochinois et spécialement, de ses meilleurs représentants.

Donc, nous n'avons ni à regretter ni à rejeter quoi que ce soit de l'héritage indochinois que nous avons reçu de nos aînés. Nous avons à en surveiller et en améliorer les destins pour que nos cadets n'aient, eux non plus, rien à regretter ni à rejeter de ce qu'ils recevront de nous. Voilà notre devoir envers notre race.

Et quant à notre devoir vis à vis des Annamites, il n'est pas moins certain et précis. Nous devons leur offrir — et leur faire trouver acceptable et bonne — l'instruction qui leur donne toutes les notions utiles à leurs règles prochaines, c'est-à-dire à l'exercice des fonctions intérieures de leurs pays ; et ils devront exercer ces fonctions, non pas seulement comme des jeunes soucieux de l'intérêt

fragmentaire de leur province ; non pas comme des serviteurs aveugles contraints de tout faire converger vers le seul intérêt français, mais bien comme des Annamites pénétrés de leur devoir envers l'Annam et certains aussi que l'intérêt de l'Annam est de demeurer autonome et réfléchi dans l'ordre mondial de la politique française. Et cela est peut-être plus facile à pratiquer en fait qu'à expliquer dans les discours.

Et, en outre, nous leur devons l'éducation ; et l'éducation se présente ainsi avec un double visage.

Nous devons d'abord, non pas leur donner, — nous n'y serions pas habiles — mais les convaincre de conserver dans son ensemble vénérable, la tradition ancestrale, celle qui fait l'homme d'Annam différent des autres hommes, mais non pas opposé à eux.

Nous devons les convaincre que cette tradition tout entière — y compris l'étude des vieux sages de la race, y compris même l'étude des caractères idéographiques, où certains ont voulu voir la vieille emprise chinoise — est indispensable à leur mentalité et à leur intelligence ; que rien de tout cela n'est négligeable, ni les vérités universelles exprimées sur le mode extrême-oriental, ni même les formules de l'antique courtoisie de la plus policée des aristocraties humaines, et que, sans ce maintien de toute leur hérédité, ils ne seront pas les auxiliaires que

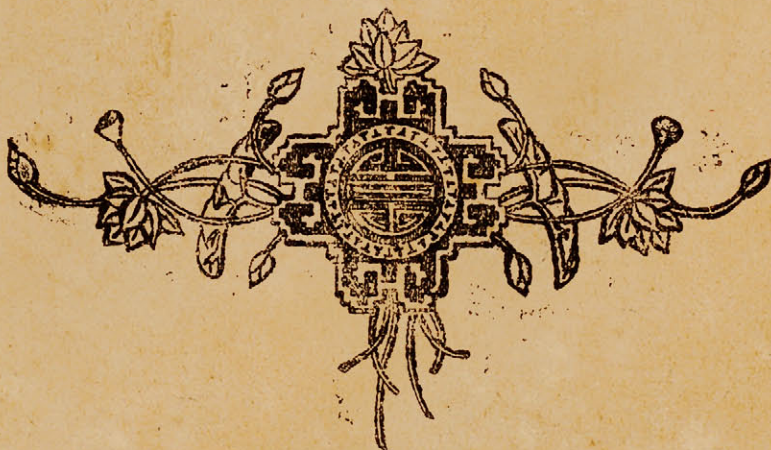
nous cherchons et les représentants parfaits de leur propre nation.

Après quoi ils adapteront, à ce fonds traditionnel vraiment intangible et grand, l'éducation extérieure moderne, qui veut plus d'activité dans les ressorts de la volonté ; plus de sens pratique correspondant à l'âge *scientifique appliqué* où nous vivons tous, et où nous ne pouvons pas ne pas vivre. C'est là une forme nécessaire à tous ceux qui participent à la vie publique d'un peuple et qui détiennent une parcelle de l'autorité ; mais c'est seulement une forme passagère et toute superficielle, qui recouvre sans cacher, et dont le fond même du cœur et de l'esprit jaunes ne saurait être atteint.

Et voici notre devoir envers nos protégés de 1883 — nos collaborateurs de 1928 — et, il faut l'espérer, nos amis de toujours.

Ce faisant, nous avons accompli la tâche dévolue à notre génération. Une autre tâche sans doute se présentera à nos successeurs. Et ils auront à cœur sans doute d'y satisfaire. Mais cela est loin de nos regards. Si nous avons rétabli le présent et préparé l'avenir, nous avons fait tout ce que nous avons à faire. A chaque jour suffit sa peine. Et à chaque heure qui sonne correspondent ses obligations.

A.-R. FONTAINE.
(*Revue du Pacifique*)



LES IMPRESSIONS D'UN POLONAIS SUR PARIS ET LA FRANCE

Le public français connaît déjà Boy. C'est cet écrivain polonais qui traduit, « dans ses moments de loisir », cent volumes des classiques français : Montaigne, Rabelais, Pascal, Descartes, tout Molière, Villon, Brantôme, Mérimée, Balzac en entier...

Pour lui remettre la rosette rouge, on avait organisé en son honneur, au mois de mars dernier, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, une imposante manifestation littéraire, présidée par le plus lettré des ministres de la République. Boy fut convié à parler, à faire un discours, « le premier de sa vie », a-t-il dit. Ce ne fut pas un discours, mais une conférence, une conférence-confession sous le titre : « Une heure... avec moi-même. » C'est alors que l'on a pu entendre le plus délicieux des chefs-d'œuvre qu'un étranger ait jamais écrit en l'honneur de la littérature française. Tour à tour ironique, sérieux, spirituel, grave, frivole, profond, Boy s'est révélé critique raffiné autant que savant, conteur étincelant, et enfin l'homme le plus passionné, le plus épris des lettres françaises. Une élite littéraire composée de trois mille personnes au bas mot, parmi lesquelles des membres de l'Académie française et de l'université de Paris, applaudit à n'en pas finir l'orateur aux cheveux noirs, aux yeux malicieux et aux traits expressifs, un peu timide, il est vrai, mais gardant toujours un sourire sardonique sur les lèvres.

Après cet éclatant début parisien la renommée de Boy ne tarda pas à se répandre à travers la France. Il fut entraîné, de ville en ville, prié de récidiver sa confession littéraire. De Paris à Bordeaux, de Mâcon à Toulon et ainsi de suite, il fut partout accueilli avec cet enthousiasme spontané, sorti du fond de

l'âme, qui est si particulier au public français.

De retour à Varsovie, Boy se mit à classer dans son cerveau les observations qu'il rapportait de France. Et à peine remis de toutes les impressions si fortes sur une âme si sensible, il écrivit en polonais un nouvel ouvrage sur la France, intitulé : *En Sorbonne et ailleurs*. Quel dommage que ces pages ne soient écrites qu'en polonais ! Plus on les lit et relit, plus l'émerveillement grandit et plus on retombe en extase devant l'art narratif de Boy et devant sa passion flamboyante pour la France.

Fils d'un des plus célèbres musiciens compositeurs polonais, M. Zelenski, Thadée embrassa la carrière médicale et devint médecin des hôpitaux. « Médecin malgré lui », nous dira-t-il souvent pour expliquer son penchant pour les lettres. Venu à Paris pour se perfectionner dans l'art de tâter les foies et les pouls, il déserte les cliniques et déambule le long des quais. Parmi d'autres volumes d'occasion, il fait l'acquisition des *Illusions perdues* et, après une nuit de lecture ininterrompue, il se procure dès le lendemain toute la *Comédie humaine* qu'il dévore sans quitter sa chambre d'hôtel, oubliant ses malades, ses professeurs, les terrasses de café et même les restaurants. Dès ce jour, sa nouvelle vocation est née. Il ne remettra plus les pieds dans aucun hôpital (sauf pendant la guerre, mobilisé comme médecin) et deviendra par la suite le plus fervent balzacien du monde. C'est encore à Paris, aux Noctambules, où, moyennant un franc, il prend contact avec la chanson française et les bons chansonniers de Montmartre. Ils le captiveront à ce point qu'il ne tardera pas à devenir lui-même chansonnier et fonda-

teur du premier cabaret artistique en Pologne. « Le Petit ballon vert », installé dans un modeste café de Cracovie. Mais on ne peut pas signer, n'est-ce pas ? du même nom de Thadée Zelenski les ordonnances et les chansons rosses, Aussi, adopte-t-il un nom de guerre, le premier qui lui « tombe sous la main », celui de Boy.

Dans *En Sabonne et ailleurs*, il donne une douzaine de tableaux de la vie en France, tableaux pittoresques, vigoureusement dessinés, pleins de lumières et d'ombres. Les lumières — c'est l'ambiance, c'est la France ; les ombres — les pantins et mannequins qu'il a rencontrés, ici et là dans la colonie polonaise notamment. Jamais son ironie, ses flèches ne furent plus adroitement lancées. Mais si Boy possède l'art de piquer, sa bonté naturelle fait qu'il ne blesse jamais.

S'il raille doucement certains Français — des Français heureusement isolés — qui lui ont demandé « quelle langue on parle en Pologne », par contre il s'extasie devant une table, autour de laquelle il trouve la plupart des auteurs contemporains, soit, comme il dit, « un manuel complet de la littérature française ».

Dans un salon ministériel, où il attend... depuis trois heures... l'audience que lui avait fixée le ministre, il aperçoit une dame avec un énorme bouquet de bruyères. « Elle est prévoyante cette dame, remarque-t-il, elle avait le pressentiment qu'elle attendrait et c'est pourquoi, sans doute, elle s'est munie de fleurs qui ne se fanent pas. »

Boy est enfin introduit chez le ministre qui se trouve dans un état pitoyable : exténué, aphone, le col fripé, les cheveux ébouriffés et les yeux hagards. « Je le regarde, dit Boy, et j'ai trouvé pour lui un sentiment de grande pitié. Je pense : pourquoi donc choisit-on en France les hommes les plus intelligents pour en faire des ministres, s'ils doivent tous être employés à des besognes qui les rans-

forment en des êtres aussi lamentables ? O démocratie qui gaspilles tes richesses ! »

Une princesse de lettres a récemment défini Paris comme l'unique endroit où l'on sent le moins la nécessité du bonheur. Je crois que la définition de Boy est plus pittoresque et plus juste. « Paris dit-il, c'est le seul endroit sur la terre où chacun se croit intelligent et raisonnable. Mais ce n'est qu'une illusion, car c'est Paris qui est intelligent et raisonnable et l'individu qui y flâne, dès qu'il retourne dans son patelin, redevient idiot comme il l'était avant d'y aller... »

Boy était sous le charme de la pensée française presque avant de la connaître. « Le son de la langue française, la vue d'un livre français, avaient pour lui, enfant, quelque chose de fascinant. » Gosse de treize ans, il se bourrait de *Cruelle énigme*, de *Mensonges*, de *Cœur de femme*, et il couvrait en rêve de baisers brûlants « les sveltes, les souples corps de ces « femmes mariées » enchanteresses qui, après l'heure exquise, s'évadaient discrètement, laissant après elles une traînée de parfum. » « Je crois, ajoute-t-il, que c'était de l'opoponax. » Et c'est au *Lys rouge* qu'il dut sa première « femme du monde... »

La première rencontre de Boy avec Paris l'a rendu...neurasthénique. « Il y a dans cette ville comme un fluide mystérieux qui se dégage des murs, des rues, de la foule, de l'air. Cette impression est si forte, si enivrante, que les nerfs de beaucoup de gens se trouvent ébranlés par ce premier contact avec Paris ; c'est comme une crise aiguë, suivie de prostration. »

Boy se fâche tout rouge quand on dit de lui « traducteur », « phénomène », « bénédictin ». Il a bien traduit cent volumes des classiques français, mais, suivant lui, il n'y a là rien de phénoménal, rien d'un travail de bénédictin. Traduire cent volumes, ce n'est qu'une « distraction », un « amusement » et même une

« volupté ». « Je vous assure, s'écrie-t-il, qui n'a pas traduit Rabelais, ne sait pas ce que c'est le plaisir de vivre. » C'est en traduisant les *Dames galantes de Brantôme* qu'il devient vraiment sérieux. En créant un vocabulaire polonais spécial pour rendre dans toute sa saveur archaïque la prose géniale de Montaigne, il n'a fait que « s'amuser ». En adaptant en polonais le *Discours de la méthode*, il éprouvait une « volupté ».

Mais voici que les choses se gâtent. Son éditeur lui refuse tout net de faire paraître en polonais, en pleine guerre, le *Discours de la méthode*. « C'est bien ! réplique Boy, je serai moi-même l'éditeur de Descartes. » Et, craignant de ne pas trouver pour ce livre assez de lecteurs bénévoles, il met sur l'opuscule une grosse bande verte pourvue de ces trois mots alléchants : « Pour adultes seulement. » Dans la préface il explique loyalement « que ce livre est seulement pour les adultes, étant beaucoup trop difficile à comprendre pour la jeunesse ». Mais l'effet de cette singulière supercherie ne se fit pas attendre. « Les potaches, les fillettes, les vieux marcheurs, tous entraînés avec un air innocent dans la librairie et emportaient dans leur manchon ou sous leur manteau, leur Descartes ; puis ils couraient à la maison, verrouillaient leur porte et plongeaient dans le livre, pour voir quelle était cette méthode qu'ils ne connaissaient par encore... Grâce à cela, le *Discours de la méthode* obtint quatre éditions en polonais, succès qui dépasse assurément les rêves du philosophe. »

Voilà Boy ! Boy et son humour !

Il a joué un tour encore plus formidable à l'Autriche elle-même qui l'avait, dès le début de la guerre, enrôlé par force, et doté d'un uniforme de médecin militaire. Non ! voyez-vous Boy guérisseur ?... Il en rit aux éclats. Alors, pour « se distraire » de sa mésaventure, il écrit, il traduit, il choisit les grands génies de la France et les adapte pour

le public polonais. C'est l'Autriche qui le nourrit, c'est la France qui bénéficie, c'est la Pologne qui gagne. La manière de Boy, n'est-ce pas ?

Il dit dans son *En Sorbonne et ailleurs* qu'il fut le premier à traduire la *Nouvelle Héloïse*. En effet, sans Boy, la littérature polonaise n'aurait pas connu les plus grands chefs-d'œuvre classiques de la France. « A mesure que surgissaient en Pologne de nouvelles couches démocratiques, dit Boy, la connaissance de la langue française se perdait chez nous : elle devenait un luxe. On nous tourmentait beaucoup au collège avec le grec ; on nous bourrait de littérature et de langue allemandes. Or, ceux qui ne possédaient pas le français étaient quasi matériellement séparés de la France, n'en pouvaient avoir qu'une très faible idée, surtout de sa grande littérature. »

Ceci permet de mesurer la grandeur et la valeur de l'œuvre de Boy. N'employons pas le mot « mérite », car Boy nous en voudrait. N'écrit-il pas lui-même ces magnifiques paroles dans sa confession littéraire : « Il me tient à cœur de vous persuader d'une chose : c'est que, si je me suis donné à la littérature française, je m'y suis donné non pas à la manière froide et méthodique d'un pion, mais comme il faut se donner à elle : avec amour, avec passion, avec joie. Et comment pourrait-il en être autrement ? Comme vous avez pu le voir par cette confession, c'est à la France que je dois tout ; c'est elle qui m'a élevé, éveillé, délivré ; c'est elle qui a changé ma lamentable existence en un plaisir continu, c'est elle qui m'a fait écrivain et homme. Aussi malgré tout ce que je pourrai faire pour lui témoigner ma reconnaissance, je serai toujours son débiteur. »

Si Boy ne veut pas avoir de mérite vis-à-vis de la France, c'est la Pologne qui lui doit une gratitude énorme. Il est et il sera le bienfaiteur de nombreuses générations qui, grâce à lui, ont pu et

pourront connaître les plus nobles pensées du génie de la France. A ne le considérer que de ce seul point de vue, l'œuvre de Boy est d'essence historique. Mais elle l'est encore par plusieurs autres aspects de son cerveau magnifique et de son cœur enthousiaste.

Car en dehors de ses traductions — dont se nourrit toute la Pologne intellectuelle — il n'est pas moins fécond comme auteur d'œuvres originales. Une trentaine de volumes, dont la plupart, comme vous le pensez bien, sont consacrés à étudier la littérature française et surtout, surtout à exalter, à relever la magnificence du génie de Balzac, constituent jusqu'à présent le domaine créateur de Boy. Ses sept volumes de critique théâtrale, parus sous le titre commun de *Flirts avec Melpomène*, l'ont déjà classé en Pologne comme un maître de la critique dramatique. Enfin, il y a aussi ses poésies et ses couplets, dont la popularité

est telle qu'on les récite par cœur à la fois dans les ateliers et dans les salons.

Est-ce tout ? A-t-il mis un point à son activité aussi généreuse que prodigieuse ? Lui-même va nous répondre :

« Ai-je besoin d'ajouter que mon travail n'est pas fini ? Peut-être, il n'est que commencé. Mon père a vécu quatre-vingts ans ; j'espère vivre au moins autant : le plaisir conserve. »

Boy va encore venir en France à l'automne prochain. Il se promènera à travers les villes et chantera la gloire des lettres françaises. Il considère ce pèlerinage littéraire comme un devoir, et en effet aucun terme ne saurait exprimer l'hommage qu'on lui doit, puisqu'il considère sa tâche comme une « mission sacrée ».

STÉPHANE AUBAC
(*Le Temps*)

